

## Le commerce antique des bronzes d'art

Dans l'Antiquité, l'essentiel du commerce maritime était affecté à la répartition des ressources de base (blé, métaux) ainsi qu'à l'absorption des énormes surplus agricoles des grandes exploitations italiennes. Naturellement, les objets manufacturés voyageaient aussi par mer. Mais leur valeur ajoutée étant assez faible, ils ne jouèrent longtemps que le rôle de cargaisons adventices : ainsi voit-on les bateaux chargés de vin apporter aussi dans leurs flancs quelques caisses de vaisselle de table, vases en bronze ou lampes italiennes. Sans le trafic maritime lié à l'exportation du vin italien, ces marchandises auraient été incapables de générer à elles seules les profits dont l'espoir permettait d'affréter, avec les risques que l'on connaît, un bateau marchand.

Si le prix des objets usuels restait faible, c'est que le travail n'entraînait que pour une part minime dans leur prix de vente. Toutes les productions d'argile, matière première courante et sans valeur, se négociaient sur les marchés à des prix dérisoires. La très grande majorité des vases en bronze, et même en argent, ne valait que par le poids de métal ou d'alliage. Et la présence d'une anse ciselée ou d'une frise décorative, décor auquel nous attachons tant d'importance aujourd'hui, ne changeait sans doute pas grand chose à l'affaire.

En revanche, plusieurs auteurs antiques relatent les prix astronomiques atteints par certains objets d'art à l'époque hellénistique et au début du Principat. Les rapports de prix, qui suivent une courbe exponentielle, ne trouvent aucune comparaison dans les productions contemporaines, sauf peut-être avec ce que nous appelons aujourd'hui "l'art" : le prix d'une toile signée d'un artiste reconnu n'a rien à voir avec celui de la production d'un peintre du dimanche. Vers la fin du I<sup>er</sup> s. de notre ère, les "Epigrammes" de Martial livrent de nombreux exemples de l'indignation que pouvait susciter, dans la plèbe, les prix astronomiques que les parvenus de l'époque acceptaient de payer, par exemple, pour une coupe ciselée d'une main célèbre. Il s'agit là du développement d'une tendance apparue, selon les sources écrites et l'archéologie, dans le premier quart du I<sup>er</sup> s. av. notre ère. La prise d'Athènes par Sylla, en 86, a été suivie d'un pillage en règle de la ville et de son port ; ainsi ont été mis sur le marché (seule une partie parvient à Rome pour le triomphe du général en janvier 81) des milliers d'œuvres d'art et d'objets de luxe : colonnes, chapiteaux, décors architecturaux, statues, candélabres, vasques et cratères d'ornement..., etc. (Galsterer 1994).

Vers 70 av. J.-C., Cicéron rédige l'acte d'accusation d'un procès qui doit se tenir peu après, celui de C. Verrès, préteur de Sicile. Ce personnage officiel est accusé par les Siciliens d'avoir profité de sa charge pour accumuler, aux dépens des finances publiques, d'importantes collections d'objets d'art. Les "Verrines" feront condamner le préteur pour concussion ; mais la passion dévorante qui le pousse à se procurer, à n'importe quel prix, statues et objets d'art, est bien dans l'air du temps. Cicéron lui-même, dans une lettre à Atticus écrite vers 68-67 av. J.-C., entend faire appel à un armateur pour commander le décor de sa villa de Tusculum : statues du gymnase, lits en bronze du triclinium (Ad. Att., I, 8). La recherche de ces œuvres est du reste une préoccupation constante de Cicéron, et fait l'objet d'une correspondance suivie et détaillée avec son ami Atticus : nature et qualité des œuvres, finesse des marbres, styles des statues, sont discutées dans presque toutes les lettres échangées durant ces années.

Deux épaves fouillées au XX<sup>e</sup> s., celle de *Mahdia* près des côtes tunisiennes et celle de *Fourmigue C* à Golfe-Juan, illustrent par ailleurs le trafic lucratif qui s'est développé à cette époque. Les deux navires, peut-être partis du Pirée ou du moins d'un port grec, ont suivi des routes différentes, mais toutes deux dirigées d'Est en Ouest. Le naufrage de *Mahdia* a d'abord été daté des environs de 100 av. notre ère, mais une date plus récente, dans les années 80, est désormais préférée ; l'itinéraire du bateau demeure incertain, mais il a dû contourner le Péloponnèse et rejoindre l'Afrique en longeant la Sicile ; peut-être se disposait-il à revenir vers la Grèce en passant par la Cyrénaïque (Hellenkemper et al. 1994).

Le bateau qui allait couler à Golfe-Juan, a certainement quitté le sol grec avec la plus grande partie de ses objets en bronze : lits ornés (les Romains les appelaient "déliens", *Iecti Deliaci*), candélabres, vases décorés. Mais le bateau s'est arrêté sur la côte tyrrhénienne, peut-être à Cosa, pour charger des amphores de vin étrusque (Dr. 1B principalement). Le marchand, qui avait avec lui quelques échantillons de marbres, ne considérait certainement pas le commerce des bronzes d'art comme une spécialité exclusive. Mais la taille de son bateau était adaptée à cette cargaison, de forte valeur pour un faible encombrement.

D'après la découverte d'un vase en céramique non tournée de la région des Alpilles et d'une monnaie massaliète, le navire, qui faisait route vers Marseille, n'en était pas à son premier voyage sur cet itinéraire (Baudouin et al. 1994).

La valeur de la cargaison de *Mahdia*, selon une estimation de F. Coarelli, était sans doute de l'ordre du million de sesterces: un chiffre considérable, mais qui n'a rien d'in vraisemblable pour l'époque: Pétrone (117,7) fait dire à l'un de ses personnages qu'il a perdu 2 millions de sesterces dans un naufrage. Pour comparaison, on rappellera qu'après son procès, en 68 av. J.-C., M. Fonteius avait fait l'acquisition d'une maison à Naples pour 130 000 sesterces, sans que l'on sache, du reste, si cette somme se situe ou non dans la moyenne du marché de l'époque (Cic., Ad Att. I, 6,1).

Que savons-nous des objets de luxe qui faisaient l'objet de tels trafics? On peut considérer les deux nouvelles statues agathoises comme un exemple de ce type de commerce, même s'il est encore difficile de dire si ces deux pièces nous sont parvenues isolées ou si elles font partie d'une cargaison qui reste à découvrir. En Méditerranée, principalement sur les rives Nord, nombreuses sont les épaves qui livrent quelques objets d'"artisanat artistique", sans pour autant appartenir à des ensembles aussi spectaculaires que Golfe-Juan ou surtout Mahdia (Gelsdorf 1994). Tout près d'Agde, le site d'une villa de Cazouls-les-Béziers a livré, en 1976, les fragments d'un luminaire en forme de statue criophore, monté sur un socle rectangulaire (Gallia 36, 1978, 440). Ce type d'ameublement ornemental connaît de nombreux parallèles à Pompéi, la fabrication étant généralement considérée comme campanienne. Mais sur les sites terrestres, ce type de découverte reste exceptionnel. Seuls quelques fragments souvent modestes (à Puissalicon, Margon, Loupian, pour rester dans le cas régional) nous permettent de supposer la présence de candélabres, plus ou moins luxueux, sur les *villae* de Narbonnaise. Il faut également signaler, pour les rivages français de la Méditerranée, la statue haute de 46 cm recueillie en 1967 dans le filet d'un pêcheur au large des Saintes-Maries-de-la-Mer. Cette œuvre d'art, malheureusement isolée de tout contexte, se signale par sa grande qualité de style et de détail (yeux incrustés d'argent, lèvres sans doute en cuivre rouge; Valaison, 1970). Le même secteur a livré, dans les années 1990, tout un lot de bronzes rattachés à une épave peut-être démantelée par les courants (épave SM4). A côté de pièces pouvant appartenir à un bateau, on a observé dans ce lot une statuette en bronze, haute de 20 cm, un *fulcrum* de lit orné d'un protome de cheval, une sorte de muselière, une enseigne religieuse, les restes d'un trépied pliant, un socle orné de pampres et plusieurs vases de bronze. S'il s'agit vraiment d'une seule cargaison, ce que les conditions de découverte des objets, dispersés sur 1,5 mille, ne permettent pas d'affirmer en toute certitude, ces objets se distinguent à la fois par leur taille et leur qualité des exemples cités ci-dessus (Long 1997). La découverte de l'épave, si elle est conservée en place, livrera sans doute des éléments de taille plus importante; d'autre part, quelques objets impliqueraient une date assez tardive pour le naufrage d'une cargaison regroupant des objets échelonnés entre le début du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et le II<sup>e</sup> s. de notre ère. Il est donc difficile, dans l'état actuel des choses, de proposer une interprétation claire de ces découvertes, qui témoignent peut-être de la banalisation, au fil des siècles, du commerce des bronzes d'art examinés ici. Mais la découverte de l'épave, si elle intervient un jour, apportera peut-être une image de ce qui nous apparaît aujourd'hui.

Avec l'engouement romain pour l'art hellénistique, le commerce maritime des bronzes d'art est devenu, au début du I<sup>er</sup> s. av. notre ère, un trafic extrêmement lucratif. Si le cas des ensembles de Mahdia et Golfe-Juan est clairement daté, il n'en va pas de même des statues retrouvées isolées en mer ou même des exemples terrestres que nous avons été amenés à mentionner. Il est possible que le trafic des œuvres d'art, moins rentable avec le temps du fait peut-être d'une baisse de la demande, soit devenu au fil des siècles un trafic d'appoint, ce qui expliquerait l'absence - peut-être toute provisoire - de cargaisons de type Mahdia pour le Haut-Empire. Dans ce contexte, les deux statues agathoises, qui appartenaient indubitablement à une même cargaison, apportent plus de questions que de réponses.



Statue criophore de la ville de Cazouls-les-Béziers



Faune des Saintes-Maries-de-la-Mer



Statue criophore de la ville de Cazouls-les-Béziers, trouvée en 1976, montée sur un socle rectangulaire



Faune des Saintes-Maries-de-la-Mer